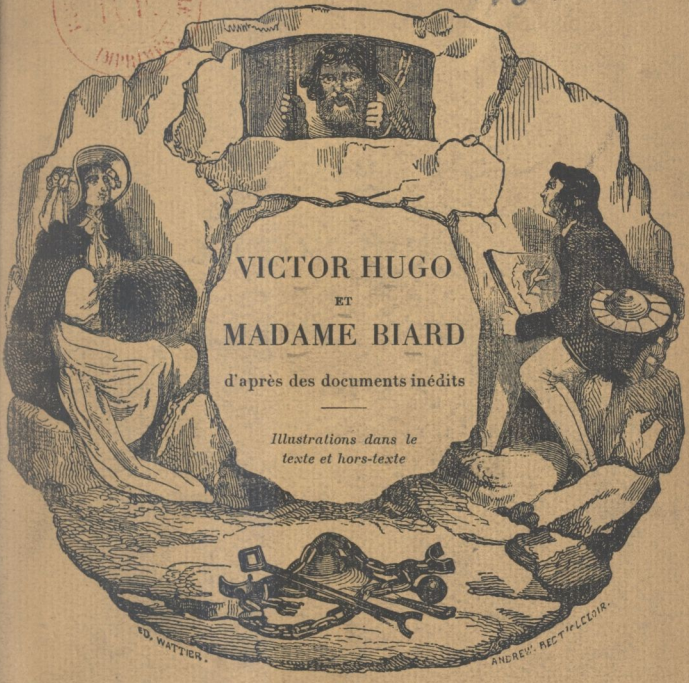
LOUIS GUIMBAUD

175 m



VICTOR HUGO
ET
MADAME BIARD

d'après des documents inédits

Illustrations dans le texte et hors-texte

PARIS, IXe
AUGUSTE BLAIZOT, ÉDITEUR
21, BOULEVARD HAUSSMANN, 21
1927

8° L24 n
62285

VICTOR HUGO

ET

MADAME BIARD

13 FEV 1927
DÉPOT LÉGAL
B.N. VOLUMES
Éditeurs
A 01322

S Ln27.
62285

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Un Grand Bourgeois au XVIIIe siècle : AUGET DE MONTYON.

(Ouvrage couronné par l'Académie Française)
1 volume in-8°, (Emile-Paul, Editeur).

Juliette Drouet et Victor Hugo,

d'après les lettres inédites de Juliette Drouet à Victor Hugo et avec un choix de ces lettres, dessins inédits de V. Hugo, Pradier, Gavarni, etc. Nouvelle édition, (Auguste Blaizot, Editeur).

Madame Biardi, à 20 ans,
d'après une peinture de Charles Saunier,
appartenant à l'auteur.

BRF

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

Louis GUIMBAUD

VICTOR HUGO
ET
MADAME BIARD

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Illustré de dessins inédits de : Eug. Delacroix, V. Hugo, P. Mérimée, Heim, Gavarni, Biard, Wattier, Bénézit, Charles Saunier et de fac-similés d'autographes de Victor Hugo, Mme Victor Hugo, Juliette Drouet, Mme Biard, etc.

PARIS (IXe)
AUGUSTE BLAIZOT, ÉDITEUR
21, BOULEVARD HAUSSMANN, 21
1927

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

50 exemplaires sur papier Madagascar, numérotés de 1 à 50.

N°

Copyright 1927 by Auguste Blaizot.

(1)

AVANT-PROPOS

La malveillance est presque toujours sœur d'une certaine lâcheté. Elle accable les vaincus. Une femme viole impunément la foi conjugale, elle s'enorgueillit de ses liaisons et les étale : le monde lui est indulgent, il se contente de dauber sur le mari. Une autre femme éprouve, dans un cas semblable, la brutalité des policiers, les rigueurs du code, la honte du scandale, au besoin même, les souffrances de la prison; c'est alors sur

(1) *Dessin inédit d'Eugène Delacroix, provenant de l'album de Madame Biard.*

elle seule que l'on daube; on la note d'infamie, elle est perdue.

Tout ce qu'on a raconté jusqu'à présent des relations de Victor Hugo avec Madame Biard, illustre fâcheusement ces mœurs sans charité. D'une histoire d'amour, très humaine, souvent pathétique, et qui s'est terminée, de part et d'autre, par des tristesses embellies de dignité, on n'a retenu qu'un fait divers « l'affaire Biard ». *De ce qui avait fait saigner les cœurs et pleurer les yeux, on a tiré le récit d'un « flagrant délit », une menuaille anecdotique, des misères...*

Il y a douze ans, lorsque nous avons assumé la tâche de dépouiller les lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo (1), *il ne nous a pas fallu bien longtemps pour apercevoir que* « l'affaire Biard », *comme on disait, c'était autre chose. Le grand poète a aimé profondément Madame Biard. Leurs amours n'ont pas duré moins de sept années, leur amitié a duré davantage. Madame Biard a inspiré un des plus beaux poèmes des* Contemplations, la Fête chez Thérèse. *Madame Biard est la seule personne pour laquelle Victor Hugo ait balancé s'il quitterait ou ne quitterait pas Juliette Drouet. Elle est la seule devant laquelle cette dernière ait bravement offert de s'effacer. De toutes les femmes avec lesquelles Victor Hugo a*

(1) *V. notre livre :* Victor Hugo et Juliette Drouet, *Paris 1914, Auguste Blaizot, éditeur.*

entretenu un commerce suivi, Madame Biard est celle qui a le plus encouragé ses ambitions politiques. Pour Madame Biard, enfin, et en vue de réparer le tort matériel et moral qu'il lui avait involontairement causé, Victor Hugo a utilisé, pendant toute la durée de l'exil, les dévouements dont il était entouré : celui de Vacquerie, celui de Meurice, celui de Madame Victor Hugo elle-même.

Tels sont les faits que ce petit livre prétend établir et restituer à l'histoire littéraire. Nous les exposerons avec infiniment de respect envers la mémoire de Madame Biard, celle de Madame Victor Hugo, celle du grand poète. Si l'on nous reprochait d'introduire ainsi la gravité et le respect où ils n'ont que faire, nous répondrions : cette méthode est la nôtre; les médisances nous intéressent peu, les calomnies, encore moins. Aux morts dont nous consentons à violer le secret, nous prétendons faire dire seulement ce qui élève, ce qui émeut et ce qui console.

Plusieurs personnes de mérite ont bien voulu seconder nos recherches. En inscrivant ici leurs noms, nous avons conscience de leur rendre un hommage inégal à leur bonne grâce et à notre reconnaissance : M. Louis Barthou, M. André de la Bédollière, M. Edmond Benoit-Lévy, M. Victor du Bled, Madame Camille Bouisson de Peyronny,

Mademoiselle Hélène de Callias, M. Noël Charavay, Madame Gaston-Charles, M. Edmond Gattefossey, Madame et M. Gilbert-Fleury, M. le Docteur Maurice de Fleury, M. Henri Hirsch, M. Victor Lemasle, M. René Laruelle, M. Louis de Nussac, M. Eugène Planès, Mademoiselle Ida Rocha, M. Ami Wagnon.

(1)

CHAPITRE PREMIER

UN PEINTRE DU ROI, SOUS LOUIS-PHILIPPE

Il y a environ un siècle, la place Vendôme n'était pas envahie, comme aujourd'hui, par les joailliers et les « marchandes de frivolités ». Elle servait de transition, sinon de trait-d'union, entre le faubourg Saint-Germain, qui abritait « le grand monde » et « la Chaussée-d'Antin », où florissaient les parvenus. On s'y installait, quand on éprouvait le besoin de demeurer à portée des banquiers, sans quitter l'espoir de baiser quelque jour la main des duchesses.

(1) Dessin de Gavarni, tiré de l'album de Madame Biard.

Voilà certainement pourquoi le peintre François-Thérèse-Auguste Biard, vint habiter, en 1835, l'hôtel portant le n° 8, dont il transforma le dernier étage en vaste atelier [1].

Drôle de corps, ce Biard, et singulière destinée! Il ne lui a manqué bonnement qu'un peu de génie pour se guinder au premier rang et donner le ton à son époque. Car, de la faconde, de l'entregent, peut-être même de la séduction, il en avait à revendre et nul, en son temps, ne posséda plus complètement ce que nous appelons aujourd'hui l'esprit de réclame.

Ses parents? De modestes ouvriers de Lyon, où il naquit en 1800. Ils le poussèrent jusqu'à l'emploi d'enfant de chœur « rétribué », dans la chapelle de la prison. Au spectacle des grilles cadenassées, des geôliers en uniforme, des prisonniers conduits à l'office, tête rase et menottes aux poings, il confessait lui-même plus tard qu'il avait été saisi d'une véritable fringale de liberté. Voici comment il l'apaisa [2].

Il entra à 15 ans, dans une usine d'impressions pour l'imagerie religieuse. En même temps, il se mit à suivre les cours de deux artistes lyonnais : Revoil et Rigaud. Ceux-ci ne laissèrent pas de le décourager : « Vous manquez de principes reli-

(1). Cet hôtel a successivement appartenu, sous la régence, à Pierre Delpech, seigneur de Chaumont, économe de la Maison de Saint-Cyr et protégé de Madame de Maintenon; sous Louis XV et Louis XVI, au marquis de Bourgade; sous l'Empire, au banquier Delarue et au duc de la Force.

(2). V. sur tous ces points : Louis Boivin, *Notice sur M. Biard, ses aventures, son voyage en Laponie, avec Madame Biard, examen critique de ses tableaux*. Paris, Breteau et Pichery, 1842.

gieux, lui disaient-ils, et l'on prétend que vous aimez les femmes! Comment pourriez-vous montrer quelque mérite? »

Dans l'usine, au contraire, sa facilité prit très vite le nom de talent. Invariablement, on lui donnait à peindre quatre sujets : le *Vœu de Saint Louis*, le *portrait de S. M. Louis XVIII*, le *Christ mourant sur la Croix*, l'*Adoration du Saint-Sacrement*. A ce luxe de modèles, il s'avisa un jour d'ajouter une *Sainte Cécile d'après Raphaël*. On lui en fit de grands compliments, sa réputation d' « artiste » commença de s'établir, ses ouvrages parurent avec succès, dans diverses expositions locales, il reçut même une commande glorieuse, la décoration de la chapelle de l'Archevêché.

Dans le temps qu'il y mettait la dernière main, l'occasion de son premier voyage s'offrit à lui. Il la saisit et devint, en 1827, professeur de dessin, « ayant rang d'officier », à bord de la *La Bayadère*, navire-école de la marine royale, dans la Méditerranée.

Autant de saisons, désormais, et, pour Biard, autant de croisières nouvelles. Il visite successivement la Grèce, la Syrie, les îles de Rhodes et de Chypre, l'Afrique du Nord, l'Espagne et l'Italie. En 1835, il se fixe, soi-disant, à Paris, mais il repart presque aussitôt pour Naples, où il passe l'hiver de 1835-1836. C'est là que nous le surprenons une première fois, en train de soutenir sa naissante renommée, par d'habiles « communiqués » : « M. Biard a quitté l'Italie, — annoncent

à l'envi les journaux, au printemps de 1836 —; « il va maintenant reproduire chez nous, sur une « de ses toiles, l'éruption du Vésuve dont il a été « le hardi témoin. On connaîtra bientôt que le « talent de cet artiste est à la hauteur de son « courage » (1).

De fait, son talent demeure assez médiocre. Mais sa fécondité devient prodigieuse. A partir du *Salon de 1836*, il inonde les salles d'exposition et les galeries marchandes, de toiles tellement nombreuses, qu'il faut renoncer à les citer. A peine si l'on peut entreprendre de les classer (2).

Il y avait d'abord les morceaux de bravoure : branle-bas de combat contre les pirates, auquel l'auteur s'honorait d'avoir participé en Méditerranée; attaque de brigands, qu'il venait de repousser en Espagne; et, dans l'Atlas, au cours d'une chasse au lion, chute effroyable, d'une hauteur de dix pieds, dans une tanière de chacals, garnie de tous ses habitants. Biard s'était cruellement vengé : il avait peint les chacals.

Venaient ensuite les ouvrages représentant quelques facéties assaisonnées de gaudriole et qui ont fait comparer Biard à Paul de Kock. Menues anecdotes mises en couleurs, scènes de mœurs dans lesquelles il entre un soupçon de gravelure, charges d'atelier prétendûment élevées à la hau-

(1). *Musée des Familles*, Octobre, 1836, p. 30.

(2). V. Gustave Planche, *Etudes sur l'Ecole française*, Delescluze, *Salons*, Alfred de Musset, *Salon de 1836*, Barbey d'Aurevilly, *Premier Memorandum*, et, plus tard, sous le Second Empire, E. About, *Voyage à travers l'Exposition des Beaux-Arts, 1855*.

teur d'un tableau de genre, rien n'y manque, rien, si ce n'est la distinction. On doit pourtant admettre qu'il existait alors une harmonie secrète entre ce genre de peinture et l'esprit que l'on goûtait, puisqu'en 1836, un juge de la qualité de Musset accordait expressément à Biard, les dons les plus rares.

Voici enfin les peintures d'histoire, et principalement d'histoire contemporaine. A défaut d'un grand talent, elles attestent chez Biard un véritable sens de l'opportunité. Ce sont elles qui lui ouvrirent les avenues de la faveur royale, le chemin d'une honnête fortune, voire les portes de la grande renommée.

A leur ordinaire, les personnes de mérite goûtent l'histoire dans les livres; parfois elles s'efforcent aussi de l'apprendre à travers de somptueuses tapisseries ou de belles décorations. Le roi Louis-Philippe, au contraire, appréciait la peinture à travers l'histoire. Pour peu qu'une œuvre représentât quelqu'un des épisodes de sa jeunesse aventureuse, ou encore, l'un de ces glorieux combats auxquels ses fils avaient le devoir d'assister, il la tenait pour belle et faite de main d'ouvrier : il achetait le tableau, il adoptait le peintre, il le décorait, il se mêlait de l'inspirer, il lui fournissait des sujets, et ensemble des commandes (1).

François-Thérèse-Auguste Biard paraît s'être mis très vite au fait de ces illustres habitudes.

(1). V. notamment, Paul Gruyer, *La Jeunesse du roi Louis-Philippe*. Paris, 1909.

Ayant fixé sur la toile, en 1836, les traits, la personne et les gestes du *prince de Joinville en train de visiter, au Liban, un village Maronite*, il fut désigné, en 1837, parmi les peintres appelés à recevoir directement les commandes royales. En 1838, il obtint la croix de la Légion d'Honneur. Au commencement de 1839, il prit rang au nombre des artistes officiellement chargés de décorer les galeries historiques de Versailles et d'y tracer les fastes du règne.

A ce moment de sa carrière, tout semble conspirer au succès de notre personnage : le cadre dont il s'est entouré, des complaisants qui le flattent, des officieux empressés à célébrer son talent et ses succès. Voici de quel style ces derniers décrivaient le vestibule, les degrés, la domesticité, et enfin l'appartement, aux fenêtres duquel François-Thérèse-Auguste Biard se voyait de plain pied avec le Napoléon de la Colonne : [1]

« Un de ces vastes hôtels qui sentent leur Louis XIV « et dans l'ensemble desquels on trouve de la noblesse « dès les premiers pas. Une large cour permet, en effet, « aux voitures de manœuvrer avec facilité, un balcon de « fer sert de rampe à l'escalier tout en pierre de liais et « dont chaque marche reçoit à l'aise quatre personnes à « la fois ; enfin, les appartements, élevés comme dans les « palais royaux, ne ressemblent pas aux boîtes de pierre « et de plâtre dans lesquelles s'étiolent la plupart des « Parisiens. L'air et la lumière sont prodigués de toute « part.

« Montez jusqu'au dernier étage de l'immeuble. Tirez « la sonnette. Une femme de chambre provençale vient

(1). Articles de S. Berthoud, dans le *Musée des familles*, années 1837-38, 1838-39, 1839-40.

« ouvrir et vous salue, avec cette bonhomie méridionale « vive, alerte et dévouée, qu'on est si loin de trouver « chez les domestiques corrompus de Paris. Elle vous « introduit dans un immense atelier.

« Voyez! De riches tentures de brocart et de damas, « d'une vigoureuse couleur lie de vin, retombent sur une « tapisserie de cuir des Flandres rehaussée de dorures en « or (*sic*). Un divan de même étoffe surmonté d'un bal- « daquin royal porte de moelleux coussins; une pendule « de Boulle, placée au-dessus de la porte, sonne les « heures avec un timbre puissant, pur et sonore; des « pavillons maritimes de toutes les nations se détachent « sur les draperies mates qui retombent du plafond en « plis immenses et deux piédestaux soutiennent les « bustes de l'Apollon et de la Diane. Puis, ce sont des « études faites par l'artiste dans les diverses contrées du « monde qu'il a parcourues, et il les a parcourues pres- « que toutes. Puis mille objets, rares et curieux, qu'il a « rapportés de ces mêmes contrées: des vases orientaux, « des coiffures de plumes achetées sur les côtes d'Afrique, « des verroteries qui ont paré les épaules d'une né- « gresse ».

Bientôt apparaît le « jeune maître »; il est de mine avantageuse, et « gagne tous les cœurs, au premier abord, par sa belle et régulière physionomie »[1]; le ruban rouge éclaire le velours de sa « veste à l'écossaise »; ses pantalons à sous-pied, sont du bon faiseur; le coiffeur qui dressa le toupet de ses cheveux, a fait un chef-d'œuvre.

Le tour du propriétaire commence. Biard se

(1). Chopin (*Souvenirs inédits*, publiés par Karlowicz), rapporte que Biard était très laid. Mais il l'appelle en même temps *Billard*. Il ne le connaissait donc point. Il en avait, sans doute, entendu parler par Delacroix, juge difficile et à bon droit. — Alfred Tattet, généralement bienveillant, ne nous dit pas s'il a trouvé Biard beau ou laid. Au sortir d'une visite qu'il lui fit, en 1854, il le déclare *charmant*. (Léon Séché, *La jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, p. 301.)

répand en explications, en récits, nous dirions aujourd'hui en *galéjades* : « Voici, dit-il, une « arme qui a appartenu à l'un des héros de Walter-« Scott. Pour la posséder, alors que j'étais pauvre « et inconnu, je me suis astreint pendant huit « jours aux privations les plus pénibles : j'ai connu « la faim. Voici un *candjar* : c'est le don hos-« pitalier d'un habitant d'Alexandrie dont j'ai fait « le portrait..... Voici des palmiers : ils arrivent « en droiture de la Calabre. Et voici enfin des « banderolles de mille couleurs : elles étaient « nouées autour de la taille souple et brune d'une « jeune indienne; je les en ai détachées! »

A ce coup, le visiteur, pénétré d'admiration, ne manquait pas d'entamer le chapitre des femmes. Biard en avait sans doute connu beaucoup et de toutes les couleurs. Daignerait-il ouvrir, à leur sujet, le tiroir aux souvenirs? Lui qui faisait si aisément, « de sa peinture, une conversation, » ne voulait-il point faire aussi, de sa conversation, une peinture des jolis visages?

Comme presque tous les hommes, en pareil cas, le peintre acquiesçait volontiers : il contait des histoires; il s'y taillait toutes sortes de rôles, comiques ou sublimes, flatteurs ou sacrifiés; il allait, il allait, jusqu'au moment où, du fond de l'immense atelier une voix mutine s'élevait : « Et moi, monsieur, disait-elle, et moi? Vous m'oubliez! Suis-je point votre femme? »

C'était la voix d'une jeune personne, que l'on eût presque prise pour une échappée du couvent,

tant il y avait de sveltesse dans sa taille et de candeur sur son visage. Nulle gaucherie, pourtant, nulle timidité. A 19 ans, Madame Biard, comme on l'appelait déjà, tenait, chez le peintre, son rôle de maîtresse de maison, avec l'assurance d'une mondaine adroite. Sous ses dehors fragiles, ses airs « *pâte tendre* », elle cachait le courage aimable, la fermeté dégagée qu'elle montrera plus tard dans le malheur et dans le danger.

Témoignages et documents s'accordent sur sa beauté (1). Elle était blonde, de ce ton à la fois ardent et apaisé que le vent fait courir, au temps de la moisson, sur l'or des blés frémissants. Justement fière de ses cheveux, elle les portait presque toujours à moitié répandus autour de ses frêles épaules et ne consentit jamais à leur imposer les caprices de la mode. Son front était un peu bas, plus propre à refléter le sentiment que la pensée; le nez droit et affiné, se terminait par deux narines souples comme des ailes; modelées dans une chair délicate, les joues donnaient, au dire d'un admirateur, l'appétit que procure « la pêche mûrissante ». Des lèvres mobiles et charnues tantôt s'allongeaient dans une moue quêteuse de consolations et de gâteries, et tantôt s'ouvraient dans une floraison qui appelait le baiser. Pour les

(1). Pour les témoignages, v. S. Berthoud, loc. cit., Arsène Houssaye, *Les Confessions*, Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, *passim*, V. Hugo, *La fête chez Thérèse*, dans les *Contemplations*. Pour les documents, voir l'iconographie, à la fin du volume. Le témoignage d'Arsène Houssaye paraît suspect, là comme ailleurs. Il doit être de seconde main. Il fait de Madame Biard une femme mûre, en 1845. Elle avait 25 ans.

yeux, Victor Hugo proclamera qu'ils étaient de diamant. Et de même que l'admiration hésite entre les diamants inondés de lumière et ceux qui éclairent l'ombre, de leurs feux adoucis, de même on se demandait si les yeux de la jeune femme étaient plus beaux quand ils buvaient la clarté, ou quand ils s'abaissaient, pour n'en plus conserver que le rayonnement.

Avec cela, des grâces non pareilles, des airs penchés, une véritable science du manège qui consiste à passer dans le même instant du rire aux larmes, du consentement au refus, des attitudes de noblesse au mol abandon. Madame Biard levait-elle, sur quelque amoureux transi, un regard chargé de moquerie? Tout le monde riait de lui. Rougissait-elle devant un maître? C'était avec des allures de craintive colombe, et, dans toute sa personne, cette adorable faiblesse qui éveille le sens de la protection, naturel au cœur de l'homme.

Elle était née à Paris, rue de Chaillot, en 1820, de Claude-François Thévenot d'Aunet et de Joséphine d'Orémieulx [1]. Engagé en 1809, son père avait pris part aux guerres de l'Empire; il pouvait citer orgueilleusement des états de service qui ne mentionnaient pas moins de sept campagnes et autant de blessures. Aux Cent-jours, il avait accompagné Louis XVIII, à Béthune, parmi les

(1). Renseignement fourni par la famille. Les archives de l'état civil n'ayant pas été complètement reconstituées, à la suite des incendies allumés par la Commune, en 1871, — il ne nous a pas été possible de retrouver l'acte de naissance. Les actes subséquents, (mariage et décès) donnent comme prénoms, Léonie, Denise, Marie. Le premier fut toujours le prénom usuel.

« gardes du corps de Monsieur »; sous la Restauration, il servit, tour à tour, dans les « Hussards de la Meurthe », que commandait le prince de Carignan, puis dans la « légion d'infanterie du Cantal », où il fut versé pour raisons de santé. Il était, depuis Béthune, chevalier de la Légion d'Honneur; son loyalisme, à l'égard des Bourbons ne faisait pas question, et jusqu'au bout, ses notes porteront régulièrement : « *a donné, en toutes occasions, des preuves non équivoques de son attachement à la famille royale* » (1).

Les mêmes sentiments traditionnels semblent avoir animé la famille maternelle de la jeune femme. Comme les Thévenot d'Aunet, les d'Orémieulx étaient de petite noblesse. Leur nom s'était inscrit, depuis le XVIIe siècle, parmi les notaires royaux, les officiers de finance, les titulaires des charges de cour (2). Ils ne s'en montraient pas moins jaloux de leurs titres et du patrimoine d'honneur que ces titres supposaient. Ils aimaient à rappeler qu'en 1731, un d'Orémieulx appartenait à madame la Dauphine, en qualité d'intendant, et qu'en 1771, son fils Henry-François-Jean-Baptiste d'Orémieulx s'intitulait à bon droit « seigneur de Belleville et d'une partie des fiefs de Dugny ». Madame Biard elle-même tirait quelque avantage de ces origines. Quand on

(1). Sur tous ces points, voir *Archives Nationales*, Police générale, F^7^ 6743 et *Archives administratives du ministère de la guerre*, dossier Thévenot d'Aunet.

(2). V. *Armorial général de la France & Archives nationales*, Scellés, Y 15375.

la complimentait sur la finesse de ses pieds et de ses mains, semblables, disait un flatteur, à des morceaux sculptés par Canova [1], elle aimait rappeler que la beauté d'une de ses aïeules avait fait jadis grande sensation à la cour du roi Louis XVI [2]; par ailleurs, nous avons eu sous les yeux des notes autographes [3], dans lesquelles elle énumère complaisamment les titres nobiliaires et militaires de son grand-père maternel « le comte Henri d'Orémieulx », qui fut officier aux gardes du corps en 1788 et mourut en 1841, après avoir servi dans nos armées pendant plus de quarante ans.

De l'enfance et de l'adolescence de Madame Biard, nous sommes fort mal instruits. A peine savons-nous qu'elle fut pensionnaire, dans une des institutions les plus renommées de l'époque : l'institution Fauvel, rue du Marché Saint-Honoré. Elle qui tenait que les romans renferment presque toujours une part de confession, n'a pourtant mis dans les siens rien qui puisse nous aider à découvrir les noms de ses maîtres et les caractéristiques de leurs méthodes. Les contemporains s'accordent cependant à rapporter que la culture de la jeune femme dépassait de beaucoup la moyenne, qu'elle pratiquait les arts d'agrément, et entre autres, la musique avec un succès de bon aloi, qu'elle lisait et traduisait l'anglais et

(1). S. Berthoud, *loc. cit.*

(2). Un portrait de cette aïeule existe encore dans la famille ; il justifie pleinement la fierté de Mme Biard.

(3). Cabinet d'autographes de M. Victor Lemasle.

qu'elle apportait, dans ses moindres actions, le ton, l'aisance et la simplicité de la bonne compagnie. Ses livres rendront plus tard, là-dessus, un témoignage décisif. Madame Biard n'y montrera jamais beaucoup de talent. Mais elle y donnera des preuves de race ; il y aura toujours dans sa manière de composer et dans son style, cet on ne sait quoi qui révèle la personne bien née. En la lisant, on connaîtra souvent qu'elle n'est point femme de lettres. On la trouvera toujours femme du monde.

Comment une jeune fille d'un mérite aussi relevé et d'une beauté si parfaite était-elle devenue, à 18 ans, la compagne du quadragénaire Auguste Biard ? Par quelle aventure, tant de charme et de distinction ornaient-ils l'étonnant atelier, dont nous avons donné plus haut le copieux inventaire ? A la suite de quelle intrigue, — il faut bien écrire le mot, — Biard avait-il amené et installé la belle Léonie d'Aunet, parmi « ses bahuts du xve siècle, ses armes arabes, ses flèches et ses carquois du Congo, ses pipes turques, ses épées chevaleresques ? »

Ici encore, nous ne pouvons répondre que par un aveu d'ignorance. Ni dans les documents originaux et inédits, ni dans les mémoires contemporains, nous ne trouvons la moindre explication de la démarche apparemment excessive à la suite de laquelle Léonie d'Aunet quitta la maison paternelle pour l'atelier de la place Vendôme.

Si l'on veut bien réfléchir aux circonstances de cette fugue, à l'état des mœurs de l'époque, au

courant d'opinion et à l'exaltation de sentiments qui entraînaient alors certaines jeunes femmes hors du mariage ou même hors de toute contrainte, — on accordera peut-être quelque indulgence à la future amie de Victor Hugo. Elle n'a fait, après tout, que suivre la pente de son siècle. Voyez avec quelle ferveur, mêlée de gratitude elle décrira plus tard, en approchant de la cinquantaine, l'étourdissement dans lequel ses premières lectures romantiques l'avaient subitement jetée :

« Le voyageur dans le désert ne se précipite « pas vers la fontaine bienfaisante de l'oasis avec « plus d'ardeur que n'en ressentit cette jeune âme « puisant tout à coup aux sources vives de la « poésie. Après Lamartine, elle lut Byron, Victor « Hugo, Shakespeare, George Sand, sans suite, « sans ordre, et comme le hasard les faisait tom- « ber sous sa main... Chaque fois qu'elle faisait « connaissance avec un poète nouveau, il deve- « nait son préféré.

« Quels étonnements ne rencontra-t-elle pas « dans ce voyage autour du monde des esprits ! « Avoir cru que poèsie voulait dire Andrieux, « Delille ou Florian et tout à coup comprendre « *Jocelyn*, *Childe-Harold et les Feuilles d'au-* « *tomne !* N'avoir connu d'autre roman qu'*Élisa-* « *beth ou les Exilés en Sibérie* (1) et lire sans tran- « sition *Mauprat* et *Valentine !* Elle était aveuglée « de rayons ; elle en avait des éblouissements ! (2) »

(1). C'est un roman de Mme Cottin.
(2). Léonie d'Aunet, *Un mariage en province*, p. 177.

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

Du même Auteur

VICTOR HUGO ET JULIETTE DROUET

NOUVELLE ÉDITION

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre